

Geneviève Chauvel

profession romancière

Geneviève Chauvel débute son aventure dans la presse, à la fin des années 1960, par le photojournalisme, en illustrant les articles de son mari, Jean-François Chauvel, journaliste au *Figaro*. À partir de 1977, elle s'essaie au roman. Aujourd'hui, elle est en train d'achever son 14^{ème} livre. Son univers: le roman historique. Son itinéraire, son histoire, ses choix... Elle raconte sa démarche. Interview réalisée par Hichem Ben Yaïche



Vous avez vécu en Algérie, en tant que pied-noir, en tournant le dos à la réalité arabe et algérienne. Quel a été le déclic pour redécouvrir cet Orient que vous avez inconsciemment nié ?

Depuis ma plus tendre enfance, je vis entre les deux cultures. J'étais un bébé quand je suis arrivée en Syrie avec mes parents. J'ai grandi ensuite entre Alger et la région de Sétif, un tout petit village où mon grand-père avait une ferme et nous recevait pendant les vacances. Et je peux vous dire que là, dans ce coin reculé de l'Algérie, j'étais immergée dans la réalité arabe et algérienne. Je n'en étais peut-être pas aussi consciente qu'un adulte, mais j'en ai été marquée et j'en garde encore le souvenir. Lorsque je vivais à Alger ce n'était plus la même chose, mais il y avait toujours la juxtaposition des deux cultures, dans les rues, sur les bancs d'école, et même à la faculté où j'ai étudié le droit et les sciences économiques. Et puis il y eut les années difficiles, semées de violence. Je comprenais les revendications, mais je n'acceptais pas les méthodes des mouvements nationalistes, les bombes, les attentats en pleine ville. Je les ressentais comme

une trahison. J'ai quitté Alger en 1961 et je suis arrivée à Paris bien décidée à tourner la page, oublier mon passé, oublier les Arabes et me pénétrer de cette France, ma patrie que je connaissais à peine.

Les « événements d'Algérie » m'ont permis de rencontrer un journaliste du *Figaro*, Jean-François Chauvel, que j'ai épousé à Paris. Et j'ai découvert, alors, qu'il était un spécialiste du monde arabe. Un monde très perturbé déjà à cette époque. Il s'en allait très souvent au Proche-Orient. Un jour, il m'a emmenée avec lui. Ainsi j'ai découvert le Liban, la Syrie, et surtout l'Arabie Saoudite, Riyadh, Djeddah, les bédouins, le désert, des Arabes qui ne ressemblaient pas aux Algériens. Là ce fut le choc. Je découvrais qui étaient les Seigneurs du désert et j'ai commencé à m'intéresser à l'histoire du peuple arabe.

De quelle manière vous êtes-vous familiarisée avec les réalités de l'Orient ?

Pour voyager avec mon mari, je suis devenue photographe et mes photos illustraient ses articles. Par la suite, elles ont été publiées dans d'autres magazines par l'agence Gamma, puis Sygma. J'ai rencontré tous les chefs d'État arabes de l'époque, le roi Fayçal d'Arabie Saoudite, Hussein de Jordanie, le président Sadate, Hafez el Assad, Amine Gemayel, cheikh Zayed d'Abou Dhabi, l'émir du Koweït, et aussi Kadhafi quand il a pris le pouvoir en Libye. Vous allez penser que ma vision de l'Orient se réduisait aux palais des princes. Je me suis beaucoup promenée dans les rues des villes, dans les villages, j'ai même habité sous la tente chez les bédouins du

désert. J'aimais ces rencontres et l'hospitalité de ceux qui me recevaient, des plus simples aux plus fortunés. Certains de ces pays ont connu des heures troublées, difficiles et violentes. La guerre des Six jours en 1967, le fameux « septembre noir » en Jordanie, la guerre du Kippour en 1973, les troubles du Liban dans les années 1975 à 1978. J'ai couvert tous ces événements. J'ai vécu « du dedans », comme on disait alors, le problème israélo-palestinien. J'ai rencontré Arafat, Habbache, Hawatmeh, et aussi Ben Gourion en 1967 dans son kibboutz de Sdeiboker, Moshé Dayan, Shimon Peres, Ménahe Begin, Itzhak Rabin. J'ai vu la désespérance du peuple palestinien dans toutes les villes de Cisjordanie et jusqu'à Gaza. La première fois en 1973, juste après la guerre, puis en 1995 où j'ai revu Arafat dans ses bureaux de la présidence, aujourd'hui pulvérisés, où j'ai constaté les conditions misérables et inhumaines dans lesquelles vivaient des milliers de gens victimes de l'Histoire. Vous vous souvenez : la chute de l'Empire ottoman, les accords Sykes-Picot, la déclaration Balfour... La question d'Orient, qui s'est imposée à la Conférence de Paris en 1918, n'est toujours pas réglée.

Vous êtes passée du journalisme à l'écriture. Pourquoi avez-vous, là aussi, mis l'Orient au cœur de vos ouvrages ?

Du reportage dans le présent, je suis passée au reportage dans le passé. Un jour, riche de tous ces voyages, et de ces rencontres, j'ai voulu écrire, et ce fut *Saladin, rassembleur de l'Islam*. Je l'avais souvent rencontré sur les routes de Jordanie, d'Egypte

et de Syrie. Et je suis allée jusqu'en Irak, à Tikrit où il est né, à Mossoul qu'il avait attaquée, afin de mieux le cerner dans sa personnalité. Avec lui je suis remontée aux croisades pour mettre en scène la première confrontation de l'Orient et de l'Occident: Islam contre Chrétienté. Il y a quatre ans, j'ai raconté la naissance de l'Irak, premier État arabe de l'histoire moderne, créé par les Britanniques après la chute de l'Empire ottoman. Sous l'influence d'une femme anglaise hors du commun, Gertrude Bell, qui avait compris l'âme arabe.

C'est alors que je me suis rendue compte que l'histoire n'est pas suffisante pour comprendre un peuple. Et pour les Arabes en particulier, il faut connaître l'Islam, la base de leur culture. C'est ainsi que je suis remontée aux sources. J'ai voulu savoir comment tout avait commencé, dans quel contexte, qui était ce Mahomet, et surtout cette Aïcha qui fut sa compagne bien aimée pendant les dix années de Médine et qui a défendu son message pendant les 47 ans où elle lui a survécu.

Dans l'Amazone du désert, Saladin, rassembleur de l'Islam ou Aïcha, la bien-aimée du Prophète, comment conciliez-vous la vérité historique et la part de subjectivité qu'exigent les romans ?

Le journaliste rapporte des faits et les analyse de façon objective sous une écriture rigoureuse, non dénuée de couleur parfois. Le romancier se permet une écriture plus libre, plus ronde, plus suggestive. Le roman, c'est le sentiment. Pour concilier les deux, il y a le roman historique ou la biographie romancée. Je me range dans cette catégorie, pour le moment. Le journalisme m'a donné le goût de l'enquête. Et j'aime fouiller le passé, fouiller dans l'Histoire, la revivre à travers des personnages authentiques que je ressuscite. Je donne de la chair à l'Histoire en quelque sorte. Et pour atteindre ce résultat, lorsque je m'assieds à ma table, je fais abstraction de moi-même et de mon environnement, j'essaie de m'effacer complètement pour laisser entrer en moi mes personnages. C'est une sorte de dédoublement de la

personnalité. Evidemment, j'ai lu tout ce qui était possible sur les personnages en question et sur leur environnement tant historique et géographique que social. La part de fiction est très réduite. Dans le cas de l'Amazone, de Saladin comme de Aïcha, je n'ai pas eu besoin d'inventer des situations. Leurs vies sont des romans et la réalité dépasse la fiction.

La substance de Aïcha, la bien-aimée du Prophète, est particulièrement délicate, en racontant notamment, l'intimité des deux personnages. À cet égard, certains de vos propos, de par cette subjectivité due au travail de romancier, pourront choquer ou susciter de vives interrogations ?

Votre question m'étonne. À la différence de la religion chrétienne, l'Islam n'a jamais considéré le sexe comme un tabou. Seriez-vous influencé par l'hypocrisie judéo-chrétienne ? Comment pouvez-vous être choqué par des scènes d'amour qui n'ont rien de provoquant ? N'oubliez pas que le Prophète disait : « Dieu a fait



Geneviève Chauvel a parcouru le monde comme photographe. Son univers est désormais celui du roman.



Geneviève Chauvel, ici à Istanbul, la capitale de l'Empire ottoman, carrefour de l'Europe et de l'Asie, de l'histoire ancienne et de la modernité.

Orient, Occident... Ces lignes de fracture, on les retrouve dans vos livres où l'on mesure l'intensité des rapports de force entre ces deux civilisations. Qu'est-ce qui alimente encore cet antagonisme aujourd'hui ?

Depuis la 2^{ème} intervention américaine en Irak, j'ai remarqué une montée de l'intérêt pour tout ce qui concerne l'Islam et le monde arabe. Les gens veulent comprendre autrement que par les commentaires des journaux ou de la télévision. On parle de fracture, de choc de civilisations et les libraires croulent sous les piles de livres concernant l'Islam et l'Occident. Des ouvrages très savants, que le grand public n'assimile pas toujours et qui laissent souvent le lecteur dans le doute et la méfiance. Et pourtant, nous ne pouvons continuer à nous regarder en chiens de faïence ou nous faire la guerre. Apprenons à nous connaître afin de nous mieux comprendre. Enrichissons-nous de nos différences. C'est ce que j'ai dit quand j'ai publié *Saladin*, puis *l'Amazone du désert* et maintenant *Aïcha*. Pour les deux premiers livres, je n'ai pas eu de mal à me faire publier. *Saladin* a été un best seller et a reçu le prix mondial Emir Fakhreddine au Liban. Avec *Aïcha*, j'ai eu quelques difficultés. Quatre éditeurs m'ont refusée. Certains ont trouvé que j'avais écrit un catéchisme pour musulmans, d'autres qu'il y avait trop de Prophète et pas assez de Aïcha, et le grand reproche fut d'avoir écrit un roman rose dans un style démodé. Je pense qu'ils ne comprenaient pas ce que je voulais exprimer par ce livre: ouvrir la porte au dialogue. Aider les non musulmans à voir le côté humain de l'Islam, à mieux connaître leurs voisins musulmans. Ont-ils eu peur de la fatwa? Ont-ils eu peur de ne pas vendre? J'ai fini par trouver un éditeur qui a compris le message. ■

que j'aime les femmes et les parfums... et la prière me rafraîchit les yeux!» Il disait aussi que l'amour est un don de Dieu à l'homme et que cet acte est une façon de lui rendre grâce. Et combien de fois a-t-il répété qu'il n'était pas Dieu, mais seulement son Messager, un homme comme tous les autres. Donc, il est tout à fait naturel de le mettre en scène dans sa vie quotidienne. Aïcha elle-même a raconté sa nuit de noces et d'autres détails intimes en termes non voilés que je n'ai pas osé reproduire. Autre chose de plus important ressort de mon livre. Un grand nombre de lectrices et de lecteurs tant musulmans que non musulmans l'ont remarqué et m'en ont remerciée. J'ai montré le visage humain du Prophète, cette grande aventure qu'a été pour lui et tous ceux qui ont cru en lui, la naissance de l'Islam avec la Hijra, et les dix années de Médine, la vie quotidienne de la première Oumma. Pour moi qui n'ai pas été éduquée dans cette tradition, ce fut un travail particulièrement ardu. Je me suis plongée dans ce qu'avaient écrit les historiens les plus réputés pour cette période: Ibn Ishaq, qui fut le premier, Tabari, Bukhari, Baladuri, Waqîdi et bien d'autres plus modernes. J'ai beaucoup appris et j'ai découvert en

particulier que le Prophète fut une sorte de révolutionnaire pour les femmes. Il leur a donné un statut qu'elles n'avaient pas dans leurs tribus bédouines où elles n'étaient qu'une marchandise, quand on ne les noyait pas à la naissance. Le Prophète leur a attribué des droits: celui de recevoir une instruction, le droit au savoir, celui d'hériter de leurs parents, celui d'avoir un travail et de gérer leurs biens, celui de recevoir une compensation du mari en cas de divorce, et celui d'être bien traitées par le conjoint. Lui-même s'est emporté contre les hommes qui usaient de violence envers leurs épouses. Il a dit aussi: «*Le paradis est sous les pieds des mères!*»

Une fois de plus, la réalité dépasse la fiction. Je n'ai pas manqué de respect au Prophète en abordant certains aspects de sa vie d'homme. On parle aujourd'hui de transparence. Je me suis permis d'assouplir l'image rigide et figée que l'on donne habituellement de ce grand personnage. En conformité avec les récits chronologiques de sa vie, je lui ai donné le visage et les sentiments de l'être humain qu'il était, afin de rendre l'Islam moins hermétique, moins inquiétant à ceux qui ne le connaissent pas.

